

## **Pourquoi apprendre le breton? Expériences vécues** **Perak deskiñ brezhoneg? Tammoù buhez**

1) *Sentiñ, labourat, ha chom peoc'h !* - Obéir, travailler, et se taire !

J'avais à l'époque une étonnante agilité des yeux, des jambes et des mains et il m'était aisé de saisir les pierres qui convenaient, celles qui se marieraient sans rupture pour des décennies. Eviter les joints en coups de sabre, poser la base des pierres légèrement vers l'intérieur, alterner petites et grosses, et enfin faire que l'ensemble se fonde en toute discrétion dans les vestiges d'un vieux muret.

Je venais de tirer un seau de chaux que je mélangeais à un fond de ciment qui sans cela serait resté à sécher, oublié dans un recoin obscur. J'allai porter le tout sur un petit tas de sable et d'argile que le sol du chantier m'avait donné au cours des mois qu'avait duré la rénovation de la maison lorsqu'Ifig apparut. Il était comme de coutume accompagné de sa petite chienne qui jappait allégrement en sautant autour de lui. Il regarda mon chantier quelques secondes et, alors que je retournais la colle, il s'adressa à moi et comme aurait pu le faire Socrate en son temps, jetant son regard malicieux sur un jeune initié, me dit solennellement: “Sentiñ, labourat ha chom peoc'h !”

Sentiñ, labourat ha chom peoc'h ! Obéir, travailler et se taire ! Mais c'est la devise d'un esclave ! Pourquoi me disait il cela ? Alors j'abandonnai provisoirement mon sable et mon argile et levai le regard vers le ciel. L'air puissant de la terre humide et de l'océan, montant et descendant autour de nous, dégageait quelque chose d' à la fois sec et gras, apte à stimuler les esprits les plus lourds. La mer n'était pas visible, nous étions à une demi-lieu du rivage, mais on la sentait présente dans la lumière rouge et argent de ce soir de printemps. L'oreille aguérie pouvait même l'entendre. Souriant et s'apprêtant à cracher sa chique, signe d'opulence et de magnanimité, il me dévisagea et semblait comme attendre une réponse. “Ya 'vat, Sentiñ, labourat ha chom peoc'h!” Répondis-je avec mon manque de spontanéité habituelle qui me faisait si mal parfois. Peur de ne pas entrer dans le jeu, de ne pas en comprendre les règles et de manquer l'essentiel par défaut d'à-propos. La petite chienne vint à ma rescousse et sautant sur les jambes de son maître lui fit comprendre qu'il était temps de partir et de me laisser à mon travail. Ifig se tourna vers elle et d'un ton de connivence me dit “Droukaat a ra dre ma kosha !”. La chienne se mit sur son arrière pour écouter son maître. Elle semblait le comprendre, elle, bien que ce ne soit pas vraiment un compliment. Elle devient de plus en plus méchante en vieillissant ! Elle remua la queue et sauta de côté. Ce chien n'avait rien de méchant ! Les propos d'Ifig étaient toujours pesés. Il parlait parfois en dictons; ce qui lui permettait de s'exprimer indirectement et de donner davantage de profondeur à ses propos. En cas de doute, il en appelait aux anciens, *ar re gozh*, qui, eux, auraient sû. Tout en lui était en harmonie avec le milieu. Il en faisait partie et j'en avais conscience. Lui-même n'aurait pas eu l'audace de remonter un mur. Ce n'était pourtant pas les pierres qui manquaient aux alentours. Non, on aurait pu lui reprocher une telle initiative ! Son allure de pauvre, ses vieux vêtements, sa langue bretonne mystérieuse et bannie. Non, il ne remonterait pas de pierres mais il appréciait que je le fasse; cela le flattait même un peu.

“Sentiñ, labourat ha chom peoc'h!” me dis-je et me redis-je! Ifig fit un pas en avant. Il était temps de rentrer. Il regarda mon chantier et la colle qui restait au sol. J'en mettais peu, simplement au coeur du mur et invisible au regard. “N'eo ket noz c'hoazh e Gouenou!” me dit-il. Non, il ne faisait pas nuit encore à Gouesnou qui se trouve à 25 kilomètres environ à l'est de Lambaol-Blouarzhel. Le temps que le soleil poursuive son cercle, je pourrais remonter près d'un bon mètre de mur. Je jetai un regard avec attention à Ifig, sa petite chienne et aux pierres. Tout était en ordre.

Depuis j'ai eu le temps de réfléchir. A l'époque où je déplaçais des pierres, la philosophe Simone Weil (1909-1934) était populaire dans le petit cercle des intellectuels bretons. On m'avait

recommandé la lecture de l'Enracinement, son livre qui fut édité après sa mort par Albert Camus qui l'admirait. Je l'ai lu mais sans le comprendre vraiment. Je l'ai relu il y a quelques années, sans encore le comprendre. Décidemment j'étais plus à l'aise avec les cailloux ! Mais la troisième fois, en compilant l'oeuvre presque complète de Simone Weil, j'ai enfin compris. J'ai obéi, j'ai travaillé et j'ai trouvé la paix. Qu'est ce que l'obéissance pour Simone Weil alors qu'elle même était rebelle parmi les rebelles? Ce n'est rien de moins que l'obéissance à l'ordre de l'Univers ! L'obéissance est selon elle un des besoins de l'homme. La force des choses nous écrase mais ne nous broie pas totalement car nous devons survivre en tant que groupe. L'obéissance bien comprise est un acquiescement au monde qui s'applique à tous, aux puissants comme aux faibles. Elle doit être consentie sous peine de sentiment d'esclavage pour les uns ou de folie pour les autres.

*Labourat ? “Le secret de la condition humaine, c'est qu'il n'y a pas d'équilibre entre l'homme et les forces de la nature environnante qui le dépassent infiniment dans l'inaction; Il n'y a équilibre que dans l'Action par laquelle l'homme recrée sa propre vie dans le travail.”* Tout est dit encore une fois par Simone Weil! Manier les pierres et la chaux, c'est affirmer sa liberté dans l'action comme articuler les mots et la syntaxe bretonne. *Sentiñ ha labourat* c'est donc accepter de trouver le chemin de sa libération dans les contradictions du monde.

*Ha Chom peoc'h ?* La traduction ordinaire est se taire mais se taire en breton se dit *tevel*. Nous avons ici mot à mot *rester/demeurer paix*. Ce n'est pas une simple nuance. *Chom peoc'h* est donc à rapprocher de *Demeurer en paix* ou de *Keep cool !*

### **Mieux sentir ce que signifie “sentiñ” à travers un diction marin célèbre !**

Il existe deux versions d'un même dicton également pratiquées mais l'une est bien supérieure à l'autre.

La première dit “An hini na sent ket ouzh ar stur, ouzh ar garreg ac'h aio sur !  
Ce qui signifie “Celui qui n'obéit pas au gouvernail ira sûrement à la roche !”

La seconde version, qui est phonétiquement proche mais plus subtile, s'écrit  
“An hini na sent ket ouzh ar stur ouzh ar garreg a raio sur !”  
Ce qui se traduit par “Celui qui n'obéit pas au gouvernail obéira de fait à la roche !”

La première version nous dit, dans une sorte d'affirmation moralisatrice, que celui qui n'obéit à rien finira mal. La seconde, plus puissante, nous dit que celui qui n'obéit pas à son cap risquera sa perte. La roche est la contradiction, dure et amère, dans l'eau que le bateau traverse allègrement. On peut de nouveau citer Simone Weil: “*Les contradictions auxquelles l'esprit se heurte, seules réalités, critérium du réel. Pas de contradiction dans l'imaginaire. La contradiction est l'épreuve de la nécessité.*”

On retrouve ici une autre forme du thème développé au pied du mur.

### **Alors quel est le lien avec le breton? Peseurt liamm gant ar brezhoneg?**

Je suis habité depuis très longtemps par le contraste saisissant entre le décalage de la vie au jour le jour et le long chemin du passé, pavé de pierres et de madeleines, mais aussi de vastes espaces qu'il nous reste à explorer. Le passé est une petite trace de l'humanité dans l'ordre de l'univers. Reconnaître ce monde tel qu'il est est une nécessité mais cela n'empêchera pas certains de penser qu'il faut se donner un cap, porter attention aux choses et aux êtres, naviguer par grand vent parfois et tenir, atav, bepred, dalc'hmat, comme l'on dit à Kalon Plouha !